

Luc Grossen, une figure de l'art engagé

par Julie Bawin

Depuis plusieurs années, Luc Grossen (né en 1956 à Anvers, vit et travaille à Bruxelles) poursuit, loin des traditionnels accrochages, une réflexion soucieuse avant tout de résistance et d'intervention en milieu urbain. Porté par le désir de désinstitutionnaliser l'art et de le sortir de sa sphère protégée, l'artiste se livre à l'examen inlassablement recommencé de l'espace public comme lieu d'action et d'exposition. Résultant d'une position moins esthétique que politique, la démarche de Luc Grossen n'est certes pas nouvelle. Dès le milieu du XX^e siècle, nombreux sont les artistes qui rejettent les modes traditionnels de représentation et désertent les lieux d'exposition consacrés pour œuvrer en contexte réel¹. L'intervention dans le tissu urbain renvoie alors, notamment chez les artistes du mouvement Fluxus, à une critique sociale qui fait de l'espace public, non pas un musée en plein air, mais un terrain d'action pour y critiquer le marché de l'art et dénoncer une société foncièrement capitaliste.

**OSERAIS-JE
ALLER
JUSQUE-LÀ ?**

Que le travail de Luc Grossen s'inscrive dans le sillage d'une certaine modernité, cela n'enlève cependant rien à l'originalité de son travail. Difficile, en effet, de ne pas ressentir l'énergie et la résolution qui se dégagent de ses interventions en espace ouvert. En novembre 2002, sur le boulevard Anspach à Bruxelles, dans le cadre de l'exposition *E.N.E.R.G.I.E.*, l'artiste gare une voiture sur son toit et la laisse en stationnement pendant un mois.

Remarquable par sa clarté conceptuelle, cette action renvoie non seulement à la pratique duchampienne de l'objet détourné, mais témoigne également d'une réflexion sur les problématiques de la mobilité en ville, de la consommation énergétique et, plus largement, de l'emprise de l'industrie automobile et de l'importance du déplacement dans notre système économique moderne. Ce questionnement sur l'individu et la société s'accompagne parfois, chez Luc Grossen, d'une volonté d'interpeller les passants sur l'actualité politique. En 2003, il barricade la vitrine de l'ancien magasin du Comptoir du Nylon² d'une mosaïque de cartons de récupération. Par cette intervention, en se référant à un cliché de presse montrant les affrontements violents qui eurent lieu lors du sommet du G8 à Evian, l'artiste fouille l'histoire récente et décrypte l'actualité.

Pour son exposition à la Maison d'art actuel des Chartreux à Bruxelles (MAAC), Luc Grossen a choisi de poursuivre sa réflexion sur les paramètres propres à l'œuvre d'art et au concept d'exposition. Cette démarche s'inscrit dans le développement logique de ses travaux antérieurs : elle en est la conséquence et la résonance puisqu'elle se pose en opposition aux lieux consacrés alors même qu'elle est censée prendre place dans un espace de représentation dédié à l'art contemporain. Pour contrer cet apparent paradoxe, l'artiste intervient à deux niveaux, lesquels se veulent délibérément extérieurs à la galerie proprement dite. Le premier niveau d'intervention n'est autre que le carton d'invitation sur lequel on peut lire : *oserais-je aller jusque-là ?* Défi tout à la fois lancé à lui-même et au spectateur, cette question à double articulation trouve sa réponse au MAAC où l'artiste a barricadé la salle d'exposition pour la rendre parfaitement inaccessible au public. Seule la vitrine de la galerie, recouverte d'affiches, rappelle la présence et le propos de l'artiste. Soutenu par Nancy

Suarez Antuna dans cette initiative pour le moins audacieuse, Luc Grossen a conçu cette intervention comme une manière d'engager le spectateur à s'interroger sur le cadre au sein duquel fonctionne l'art contemporain en Communauté française. À l'instar de Jef Geys qui, en 1971, écrivait "*qu'il faut refuser l'isolement sacré du musée et l'organisation d'expositions comme un système dans le système*"³, Luc Grossen présente un projet mettant en branle les rouages des pouvoirs publics et protestant contre le manque de visibilité dont bénéficie la création actuelle dans notre pays. Réservoir par excellence de traces de la vie sociale et individuelle, la rue devient ainsi le lieu où l'artiste – devenu acteur social engagé – agit tant sur la conscience du spectateur que sur celle d'une société qui ne cesse d'isoler l'art dans les lieux réputés et d'entretenir, par la même occasion, l'ignorance généralisée des ressorts de la création contemporaine. L'intervention de Luc Grossen n'a donc rien de gratuit. Bien au contraire. Elle est le produit d'un discours exigeant, sans calcul et sans complaisance qui vient réaffirmer la dimension politique et fondamentalement engagée de l'art d'intervention.

1 – Voir, à cet égard, l'ouvrage de Paul Ardenne sur l'art contextuel (*Un art contextuel. Création artistique en milieu urbain, en situation, d'intervention et de participation*, Paris, Flammarion, 2004) ainsi que son article *Art et Politique : ce que change l'art "contextuel"*, paru dans le n° 14 de *l'art même*.

2 – Ancien commerce de la rue Sainte-Catherine à Bruxelles. Le Comptoir du Nylon fut un espace mis à la disposition de jeunes plasticiens. Chaque mois, sa vitrine accueillait des installations destinées à être perçues depuis la rue et le trottoir. Nous apprenons aujourd'hui avec regret la cessation de ses activités.

3 – Extrait d'une lettre que Jef Geys adresse en 1971 au ministre de la culture.

Luc Grossen, oserais-je aller jusque-là ?

Maison d'art actuel des Chartreux, 26-28 rue des Chartreux, 1000 Bxl, jusqu'au 25.03, du me. au sam. De 14h00 à 18h00. Finissage le sam. 25.03 à 15h00. T + 32 (0)2 513 14 69